

mie se trouvait, marqua son oeuvre. Des ouvrages tels que *The Iron Man and the Tin Woman* et *Wet Wit and Dry Humor* laissaient transpercer un abattement qui se voulait encore spirituel. Il semblait en effet que son sens spontané du comique l'avait déserté.

Cependant, lorsqu'il entreprit d'écrire des oeuvres plus sérieuses, le style de Leacock révéla une maturité d'expression qui ne s'était montrée jusque-là que par accès. Il écrivit une critique de Mark Twain, une biographie de Charles Dickens et une étude intitulée *Lincoln Frees the Slaves*. Il ne cessait de proclamer sa foi profonde dans l'avenir de l'Empire britannique. Un de ses collègues devait écrire un jour: "C'est lui qui, avant Winston Churchill, a sauvé l'Empire britannique tous les lundis, mercredis et vendredis à quinze heures dans la pièce 30".

L'une de ses compositions les plus émouvantes lui a été inspirée par la mort, en 1933, du général Sir Arthur Currie, principal et vice-chancelier de McGill pendant 13 ans et l'un des plus grands soldats que le Canada ait connus. Currie avait été autrefois l'élève de Leacock dans une petite école de village en Ontario, et des dizaines d'années plus tard, à l'université, ils étaient devenus grands amis. Ils avaient la même aversion profonde pour les abus de pouvoir, la cupidité, la cruauté et la déloyauté.

Si, comme on l'a déjà fait remarquer, Leacock n'était pas un brillant économiste, certaines de ces idées, dans ce domaine, n'en étaient pas moins avancées sur son temps. Dans son ouvrage intitulé *The Unsolved Riddle of Social Justice* (1920), il constatait la nécessité urgente d'instaurer un régime de sécurité sociale, des lois assurant un salaire minimum et une législation garantissant la réduction des heures de travail. En même temps, il rejetait sans merci le socialisme sous toutes ses formes. Son attitude se résumait ainsi: "Je crois que n'importe quel gouvernement est bon dès qu'il a affaire à des citoyens modèles. Donnez-moi une population d'anges et un commonwealth socialiste fonctionnera à la perfection."

En regardant en arrière, il peut sembler pour le moins naïf que le fait d'abandonner son poste de professeur pour une mise à la retraite forcée ait rempli Leacock d'amertume. Au début de 1935, il avait fait circuler sous le manteau une brochure dans laquelle il disait qu'il avait trouvé une solution à la crise financière dans laquelle l'université se débattait alors. Entre autres idées, il proposait que les membres du personnel qui avaient déjà une longue carrière derrière eux soient mis à la retraite pour laisser la place à des plus jeunes. Quelques mois plus tard, lorsqu'il apprit, en même temps que douze autres collègues, sa propre mise à la retraite, il lança des protestations furieuses qui ne cessèrent jamais tout à fait.

Pour prouver qu'il n'était pas "aussi sénile que le Conseil des gouverneurs de McGill semblait le croire", Leacock se mit séance tenante à accélérer de façon affolante l'allure à laquelle il produisait ses oeuvres. Il continua d'envoyer des articles à l'*Encyclopaedia Britannica* ("j'aurais mieux aimé écrire *Alice aux pays des merveilles* que toute l'*Encyclopaedia Britannica*" disait-il un jour). Ses pièces comiques prirent une fraîcheur qu'on ne leur avait pas vue depuis longtemps. Il s'attaqua à toutes sortes de problèmes, nationaux et internationaux, discutant de la confusion qui régnait dans le monde au sujet de l'or, de la situation du travail pendant la dépression, de l'émigration, et des liens entre le Canada et la monarchie britannique.